

Entretien. Dans « Le Capital », le réalisateur pose une réflexion sur le pouvoir. Le poids des banques dans notre société et les motivations de leurs têtes pensantes sont passés au crible. Sans censure.

Costa-Gavras, cinéaste capital

Invité d'honneur du dernier festival du film Méditerranéen de Montpellier, Costa-Gavras, en plus de venir à la rencontre du public et de (re)présenter l'éternel Z dans la grande salle de l'opéra Corum, dévoilait en avant-première son dernier opus, *Le Capital*. Accompagné du comédien Gad Elmaleh, utilisé à contre-emploi dans le rôle d'un directeur de banque aux dents longues obnubilé par l'argent, le cinéaste franco-grec revient sur son choix de porter à l'écran le monde impitoyable de la finance. Et de montrer l'immense pouvoir qu'elle détient

Après José Garcia en cadre supérieur dans *Le Couperet*, vous donnez ici le rôle d'un banquier à Gad Elmaleh. C'est notre système qui rend sérieux les humoristes ?

Il y a de ça mais j'avais commencé à travailler sur ce concept il y a longtemps, avec Jack Lemmon voire Yves Montand. En fait, j'ai toujours pensé que lorsqu'on utilise un acteur dans un registre inhabituel pour lui, le résultat est souvent là. Après, il faut qu'il y ait l'envie d'aller vers ce contre-emploi, surtout qu'il y a souvent une peur à surmonter de la part du comédien. D'ailleurs, la première réaction de Gad Elmaleh a été de me dire « Pourquoi moi ? ». Heureusement, il a fini par accepter car je ne vois pas qui d'autre en France aurait pu jouer aussi bien ce personnage complexe. D'ailleurs je ne suis pas celui qui l'a initié aux rôles dramatiques. Il avait déjà tourné dans *La Rafle*.

La crise financière a-t-elle été un déclin pour tourner ce film ?

Pas du tout. Mon idée de faire un film centré autour de l'argent et de la finance date de plusieurs années. Je m'étais rendu compte qu'on parle des marchés comme des êtres humains, avec des problèmes psychologiques. Ils sont anxieux, hystériques, à l'aise, revigorés... J'ai donc voulu creuser, voir ce qu'il y avait derrière tout ça et je suis tombé sur le livre *Le Capitalisme total* de Jean Peyrelevade puis *Le Capital* de Stéphane Osmont. Cet ouvrage m'a donné l'idée du personnage central, que j'ai ensuite adapté. *La Crise* a commencé plus tard, alors qu'on travaillait déjà sur le film. On a volontairement décidé de ne pas la suivre et d'en faire juste une ou deux références. La raison est simple : c'est un problème énorme qui mériterait un film à part entière et qui ne pouvait pas s'introduire dans ce scénario.

Vous aviez pour habitude de dénoncer le pouvoir en laissant une lueur d'espoir. Celle-ci a disparue dans *Le Capital*. C'est l'évolution du système qui vous rend plus pessimiste ?
C'est plus que dénoncer. Je parle



Costa Gavras : « Je ne pense pas être un dénonciateur ou un juge ». © MARS DISTRIBUTION

du pouvoir qui gère notre société. Il y a eu la dictature, qui est assez simple à dépeindre vu que les positions sont « pour ou contre » donc très nettes. Elle se termine aussi toujours à un moment ou à un autre. Dans *Le Capital*, il s'agit d'une autre forme de pouvoir, dont la force est d'être légal, et dont nous avons tous besoin. Il est entre les mains de

gens très intelligents, cultivés. J'en ai rencontré plusieurs, haut placés et j'ai remarqué qu'ils ont la capacité de nous séduire, de parler des problèmes du monde avec « franchise » et une vraie profondeur. Cependant, il y a une partie opaque, cachée, qui souvent conduit à des catastrophes... Il ne faut pas oublier que ces banquiers ont une extraordinaire

fragilité, celle de défendre des actionnaires. S'ils ne répondent pas aux attentes d'entre eux, ils sont immédiatement débarqués.

Les films sur le sujet sont plutôt rares. Comment pouvez-vous l'expliquer ?

C'est une grande difficulté de parler d'argent au cinéma. Ce thème est d'ailleurs un véritable pro-

blème pour trouver le budget vu qu'en règle générale, les films parlant de fric ne marchent pas au box-office. Il faut dire que dès qu'on évoque des milliards, c'est virtuel et le public est dans l'abstraction totale. Voilà pourquoi j'ai préféré ne pas me focaliser sur les chiffres si ce n'est pour les salaires et toujours par petites touches. Le personnage et le monde dans lequel il vit m'intéressaient davantage. C'est un vase clos, à l'écart de la réalité, et aucun de ces puissants ne voit ni se préoccupe des conséquences humaines de leurs actes, des licenciements. C'est leur principal tort.

Vos œuvres ont-elle pour but de gratter là où ça fait mal ?

Non. Je cherche toujours une bonne histoire sans forcément provoquer. Je ne pense jamais à la relation que le film peut avoir avec le spectateur mais à traiter des sujets qui me préoccupent en tant que citoyen. Contrairement à ce qu'on me dit souvent, je ne pense pas être un dénonciateur ou un juge.

PROPOS RECUEILLIS
PAR CEDRIC COPPOLA

Le capital de Costa-Gavras (Mars distribution), sortie sur les écrans le 14/11.

Gad Elmaleh, côté face

■ L'idée de faire jouer « la résistible ascension d'un valet de banque » dans un film de Costa Gavras à Gad Elmaleh avait de quoi surprendre, tant le comédien a habitué le public à exceller dans les rôles comiques. Mais force est de constater que le Chouchou du public s'en sort avec les honneurs en jouant essentiellement sur son charme et son air décontracté pour camper ce personnage antipathique. Pourtant la partie ne fut pas gagnée d'avance, Gad Elmaleh avoue qu'il ne cherchait pas forcément un rôle à contre-emploi. « J'avais refusé plusieurs projets de réalisateurs qui cherchaient à faire « un coup » en me faisant jouer dans des drames. Et sans fausse modestie, ce rôle, en

dehors du fait de travailler avec Costa-Gavras, était difficile à accepter. C'était une lourde responsabilité de porter ce film aux enjeux forts dans une période délicate » avoue-t-il.

Autre facteur important, l'image qu'ont de lui les spectateurs avant qu'ils entrent dans la salle. « J'ose imaginer que le fait d'être un humoriste donne un a priori positif. De ce fait, me plonger dans univers cynique et impitoyable crée une véritable ambiguïté. D'un côté, il y a l'humain, de l'autre, la rigidité et la rigueur » poursuit cet adepte du stand-up qui donne ici la réplique à d'autres « vautours » tels Gabriel Byrne, Daniel Mesguich, Bernard Le Coq voire Hyppolite

Girardot. Trois femmes jouent toutefois un rôle essentiel dans sa vie : sa femme (Natacha Régner), la top model inaccessible (Liya Kebede) et une employée pleine de valeurs humaines, tentant de le remettre dans le droit chemin (Céline Sallette).

Reste que contrairement au Marc Tourneuil qu'il incarne, Gad Elmaleh garde les pieds sur terre : « L'intérêt était aussi de savoir comment ces gens gèrent leur vie au quotidien car nous avons tous le choix de jouer ou pas à ce jeu pervers. Mais j'ai l'impression qu'aujourd'hui, l'estime de soi s'est perdue au profit de l'estime de l'autre. Au final, les bulles éclatent dans notre gueule à tous ».

C.C